

dans le cruel état où il le voyoit ? Au nom de Berville, le jeune homme frémit. Dans son juste ressentiment, il vouloit sortir pour aller chercher ce lâche assassin ; mais son vertueux père le retint. Non, mon fils, lui dit-il d'une voix aussi forte que sa foiblesse lui put permettre : non, laissez à la justice divine le soin de me venger : quelque grands que soient les maux qu'il m'a causés, je les lui pardonne ; le Ciel l'a permis ainsi ; je respecte ses ordres : & ne me privez pas de votre présence dans ces derniers instans ; car je sens bien qu'il me reste peu de tems à vivre. En effet quelques heures après il rendit les derniers soupirs. Son fils, laissant alors un libre cours à sa douleur, attacha les larmes de tous les assistans. Tous le secondèrent pour chercher l'auteur de la perte d'un père qui lui étoit si cher ; mais le moment que la Providence avoit marqué pour le punir n'étoit pas encore arrivé ; elle permit qu'il se dérobat à leurs poursuites. Le jeune Dubois, succombant à son désespoir, tomba malade ; cependant, par ses soins, son ami parvint à le calmer, & sa santé se rétablit.

Au bout de quelques années M. Westher son protecteur mourut, laissant à ses enfans d'immenses richesses. Son fils,

ayant recueilli la succession, résolut d'aller s'établir à la Jamaïque, où il avoit un oncle dont le bien devoit un jour aussi lui appartenir. Ne pouvant se séparer du jeune Dubois, il lui proposa de l'accompagner pour partager ensuite avec lui sa fortune ; ils s'embarquèrent donc, & arrivèrent heureusement dans cette île. Avant de s'y fixer entièrement, le desir de connoître le nouveau Monde qu'ils alloient habiter, les engagea à parcourir les autres parties de l'Amérique. Dans le cours de ce voyage ils abordèrent à Québec ; c'étoit le lieu où Berville s'étoit retiré après son horrible forfait. Ayant acquis de belles possessions, il jouissoit tranquillement du fruit de son ambition dans ce climat éloigné, où il se croyoit si en sûreté, qu'il n'avoit pas même pris la précaution de changer de nom : mais il ne tarda pas à éprouver cette vérité, déjà si constatée, que le Ciel tôt ou tard punit le crime, & cela par un événement auquel il s'attendoit bien peu.

Comme le jeune Dubois & Westher son ami se promenoient en visitant les environs de la capitale du Canada, ils remarquèrent une maison de plaisance, dont la charmante perspective fixa leurs regards, & attira leur admiration. Ils de-

mandèrent à un habitant du pays qui les accompagnoit, quel étoit le maître de cette magnifique habitation. Celui-ci leur répondit que c'étoit un nouveau Colon, nommé Berville, qui depuis peu de tems en étoit possesseur. Tenez, ajouta-t'il en le leur montrant du doigt, le voilà qui sort de sa maison, suivi d'un Nègre. Le jeune Dubois, transporté de ce qu'il entendoit : seroit-il bien possible, mon cher ami, s'écria-t'il en se tournant vers Westher, que ce soit cet ingrat, ce perfide assassin, qu'il y a si longtems que je desiré de trouver ? Il faut que je m'en assure par mes yeux ; en disant cela, il vola à sa rencontre : le reconnoissant, il l'arrêta, & se mit en devoir de le punir : Berville surpris voulut se défendre, & ordonna à son Nègre de le seconder ; mais Dubois, à qui l'indignation redonnoit le courage, lui porta de si terribles coups, qu'il le fit tomber mort à ses pieds, pendant que Westher, de son côté, faisoit prendre la fuite à son esclave. C'est ainsi que périt ce monstre, qui, en violant toutes les loix de l'humanité & de la plus belle des vertus, méritoit encore une fin, sinon moins tragique, du moins plus honteuse. Monsieur N., pour lors Gouverneur de la Colonie, ayant été informé

62 MERCURE DE FRANCE.  
de cette histoire, & assuré de la vérité des faits, fit rentrer le jeune Dubois en possession des biens que ce perfide meurtrier de son père lui avoit usurpés.

*Par Mlle D... N., de  
Châlons-sur-Marne.*

---

*LES PLAIDEURS D'ACCORD,  
Anecdote Champenoise.*

**O**n conte qu'à Reims, la grand'ville ;  
Pendant un certain carnaval,  
Chacun, pour s'égayer la bile,  
Chez soi vouloit avoir le bal ;  
Mais de leurs racleurs de musique  
Trop peu nombreuse étoit la clique.  
Alors des voisins cantons  
S'en vinrent des violons  
Qui, pour légère finance ;  
Vous mettoient Rémois en danse.  
Bien vous pensez qu'aux autres amphions  
Point ne plutent tels rigaudons ;  
Ils les trouvent téméraires,  
Et, sans pitié pour leurs pauvres confrères,  
Devant un juge compétent  
Ils les citent à l'instant.  
Pour une si grave affaire,  
Il faut que tout se diffère ;

Notre Juge, sans balancer,  
 Près de lui les fait tous placer;  
 Et veut que pour procédure  
 On lui joue une ouverture.  
 Auss-tôt les Défendeurs  
 Se joignent aux Demandeurs :  
 Et chacun fait sa partie  
 Dans la plus juste harmonie.  
 Le Juge, voyant ce succès,  
 Dit alors d'une voix polie :

- « Entre gens bien d'accord il n'est point de pro-  
 cès :  
 » Hors de cour, mes enfans ; allez, vivez en  
 » paix. »

*Par Mlle Coffon de la Creffonniere.*

*COUPLETS sur les vingt Mariages  
 faits par la Ville de Paris.*

AIR: *Dans un bois solitaire & sombre.*

**L**ES vingt Mariés de la Ville  
 Pour contenter le vœu commun,  
 Etant rentrés dans leur asyle,  
 Ont joué tous au vingt & un.

Et la Michodière qui pense  
 A les encourager chacun,

## 64 MERCURE DE FRANCE.

A promis belle récompense  
Pour le premier beau *vingt & un.*

Sans doute, par ces mariages,  
De Poupons il viendra plus d'un;  
Souvent l'Amour à tels ménages  
En donne jusqu'à *vingt & un.*

*Par la même.*

---

*COUPLETS sur la naissance de Mgr le  
Duc de Valois, chantés à Dourdan,  
chez M. le Comte de Verteillac, à la  
fête qu'il a donnée à cette occasion.*

*SUR L'AIR: Par ma débauche continuelle*

**C**ÉLÉBRONS l'heureuse naissance  
Du nouveau Prince de Valois,  
Et répétons tous d'une voix  
Des noms qui sont chers à la France ?  
Chantons, amis, chantons cent fois ;  
Vive Orléans, vive Valois !

Chéri de tous comme sa mère,  
Il va faire notre bonheur.  
De Penthièvre il aura le cœur ;  
Les malheureux auront un père.  
Chantons, amis, &c.

Bientôt nous verrons la Victoire  
 Couronner les plus jeunes ans ;  
 De l'auguste nom d'Orléans  
 Il portera bien loin la gloire :  
 Chantons, amis, &c.

Comme ses illustres ancêtres ;  
 C'est ton Prince, ton protecteur.  
 Dourdan, signale ton ardeur ;  
 On n'a jamais trop de tels maîtres :  
 Chantons, amis, &c.

Par des feux de réjouissance \*  
 Elevons ces noms jusqu'aux cieus ;  
 Qu'ils soient gravés dans tous les lieux  
 Des mains de la Reconnoissance :  
 Chantons, amis, &c.

Par la lumière la plus vive  
 Faisons de la nuit un beau jour  
 Pour cet objet de notre amour,  
 Et disons mille fois qu'il vive,  
 Vive, vive, vive à jamais,  
 Vive Orléans, vive Valois !

*Par un Vicaire de Dourdan.*

---

\* Il y avoit chez M. le Comte de Verteillac feu  
 l'artifice & illumination pendant la nuit.

---

*VERS pour mettre au bas des Portraits  
de M. & de Madame \* \* \*, tirés par  
leur Petite-Fille.*

**V**OICI d'heureux Epoux les modèles parfaits,  
Philémon & Baucis revivent dans ces traits,  
Et la Nature & l'Art offrent un double hommage;  
Une main filiale a tracé leur image.

---

**L'**EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du premier vol. de Janvier 1774, est *Port*; celui de la seconde est *Heure*; le mot de la troisième est *le Rasoir*; celui de la quatrième est *Caisse*; celui de la cinquième est *Cheval*, avec dix animaux, trois importants rapports, c'est à-dire trois rapports avec le sexe, poitrine large, croupe remplie, crins longs; trois du Cerf, la tête, la jambe & le poil court; trois du Renard, l'oreille, la queue, le trot; trois du Bœuf, l'œil, la narine, la jointure; trois du Lion, le maintien, la hardiesse, le courage; trois du Serpent, la mémoire, la vue, le contournement; trois du Mu-



let, la force, la constance au travail & le pied; trois du Mouton, le nez, la douceur, la patience; trois du Lièvre, le pas, la course, la souplesse; trois du Loup, la gorge, le col & l'ouïe. Le mot du premier logogryphe est *Framboise*, où l'on trouve *baiser, soif, rime, Rose, le frais, Moïse, le soir, ame, Mari, or, Mars, ami, faim, Reims, Sire, Siam, la foi, robe, mûre, Roi, glace de framboise*; celui du second est *Canne*, dans lequel on trouve *Anne* (sainte) *Cane*, (oiseau domestique) *cena, Caen, âne, Can*, (qu'on écrit indifféremment par un *c*, un *ch*, ou un *k*) *ne, en, encan, & an*.

## É N I G M E.

Soumise à des mains étrangères,  
 Toujours sous le manteau j'exerce mon emploi;  
 Non loin du cœur entre deux frères,  
 Une femelle agit, tourne au-dessus de moi.  
 Alors, d'un élément bravant la violence,  
 Et sans m'embarrasser du sort des malheureux,  
 Sans jamais m'attendrir pour eux,  
 Je m'engraisse de leur substance.

Par M. Hubert.

## A U T R E.

**Q**UOIQUE valet de plus d'un maître ,  
 J'ai le cœur assez haut , quelquefois bien placé :  
 A ma livrée on peut me reconnoître :  
 C'est un fond rouge & blanc , souvent un peu  
 passé ;  
 Je tâche toujours d'être utile ;  
 Mes gages sont plus ou moins forts ,  
 Et cependant un maître difficile  
 M'a mis plus d'une fois dehors ;  
 Mais je n'en suis pas fort en peine ,  
 Puisque , malgré quelque fredaine ,  
 Chez les voisins je me place aussi tôt ,  
 Et j'y suis payé comme il faut ;  
 Souvent même , pour récompense ,  
 Et pour assurer ma finance ,  
 On me passe un très-bon contrat :  
 Alors je me vois en état  
 D'aller au bout de ma carrière ,  
 Je m'exerce à mieux travailler ;  
 Je tâche d'être le dernier  
 A quitter l'ouvrage ordinaire ;  
 J'ai le défaut d'aimer le jeu .  
 De maudits compagnons une éternelle engeance  
 Vient me chercher & me relance .  
 On me force à jouer ; mon maître jure un peu ;

Ah ! du diantre si je le garde ,  
 Dit-il , pour me servir ainsi.  
 Peste soit si je me hasarde  
 A conserver un valet tel que lui.  
 Eh ! bien , on jure , on me menace ;  
 Mais je n'en tiens pas moins ma place ;  
 Et même c'est à qui m'aura ,  
 Adieu , lecteur ; j'en reste là.

*Par M. le Clerc de la Motte ;  
 Chevalier de St Louis.*

A U T R E.

Q U O I Q U E je sois mince & très-délicat ;  
 On me traite comme un forçat ;  
 On me tient toujours à la gêne. . .  
 Je m'agite , je me débat ;  
 Mais hélas ! inutile peine !  
 Je ne fais qu'allonger ma chaîne.  
 Ah ! chers amis , que le chagrin abat !  
 Tenez - vous cois dans votre état,  
 Tous les soulèvemens qu'excite le murmure  
 Ne feront point changer de vos maux la nature.  
 De la nécessité se faire une vertu ,  
 Voilà le grand secret ; lecteur , qu'en penses-tu ?

*Par un Chapelain de Dourdan.*

## LOGOGYPHE.

**P**LANTE de ma nature ,  
 Trois pieds font mon support,  
 Soit raison , soit à tort ,  
 De ma mince figure ,  
 Lecteur , Horace, ton ami,  
 Se déclara mon mortel ennemi.  
 Je ne fais à ses yeux quel put être mon crime ;  
 Car même de son temps  
 J'avois conquis l'estime  
 De nombre d'honnêtes gens.  
 Je la possède encor. D'où vient donc cette haine  
 Qu'avoit pour moi cet ami de Mécène ? ..  
 Cher lecteur , après tout ,  
 On peut dire à cela que chacun a son goût.  
 Te plairoit-il, par aventure ,  
 De mes trois pieds déranger la structure ?  
 D'abord, dans ce travail , pour te reconforter ,  
 Je t'offre un vin d'un fumer agréable.  
 Je puis encor te présenter  
 La sœur d'une femme aimable  
 Dont le nom dans la bible est placé sûrement.  
 Un des tons de la gamme ; un lieutenant  
 De Mahomet. . . Sans te donner au diable  
 Pour me chercher. Ecoute mon conseil. Attends

JANVIER. 1774. 75

A demain... A ce soir... Peut-être en ce moment  
Ton cuisinier me met-il sur ta table...

Par M. M... D. L. M...  
à Senlis.

---

A U T R E.

**R**ENOVABLE ennemi de tout ce qui respire ;  
Dans l'Univers entier je porte mon empire ;  
Egalement terrible aux Bergers comme aux Rois ;  
Je fais sentir à tous la rigueur de mes loix ;  
Il n'en est pas un seul que mon abord n'étonne ,  
Et le plus courageux à mon aspect frissonne.  
Tantôt, comme un voleur, marchant à petit bruit,  
J'immole ma victime en un sombre réduit ;  
Tantôt en furieux je brise les couronnes ,  
Et vais porter mes coups jusques aux pieds des  
trônes.

Ne te plains point, lecteur, de cette cruauté ;  
Vois-y plutôt l'effet du malheureux péché ,  
Et tremble , en respectant la céleste colère  
Qui punit dans l'enfant le crime de son père :  
En vain pour me corrompre , ou vouloir me fléchir ,

Le mondain auroit-il des trésors à m'offrir :  
Ni ses biens , ni son or , ni son rang , ni son âge  
Ne sauroient d'un moment le soustraire à ma  
rage ;

72 MERCURE DE FRANCE.

Ministre sanguinaire, inflexible, inhumain,  
Je lui lance le trait qui lui perce le sein.  
Quoi qu'il en soit, lecteur, & malgré mon au-  
dace  
A te faire pêtir sans espérer de grâce,  
Il est un vrai moyen d'arrêter ma fureur :  
C'est de trancher ma tête : alors quelle douceur !  
Je deviens de tes jours le soutien desirable,  
Et j'engage un convive à prendre place à table.

*Par M. de Rozière, à Melun.*

---

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Vie du Dante, avec une notice de ses ouvrages, par M. de Chabanon, de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres, & de celle de Lyon, in-8°. br. 30 f. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine, près la rue Dauphine.*

PLUSIEURS chaires ont été fondées en Italie pour expliquer le Dante, le père de la poésie Italienne. En France, sa réputation se soutient par le respect d'une ancienne tradition. On le loue plus qu'on ne le lit. La lecture de son poëme ou de sa comédi

comédie partagée en trois actes ou récits intitulés *l'Enfer, le Purgatoire & le Paradis*, doit en effet rebuter au premier abord des lecteurs François, par la bizarrerie de l'invention, le mauvais choix des personnages, des folies tristement plaisantes & des descriptions que le bon goût rejette.

De toutes les qualités qui font un bon écrivain, le goût, comme l'observe le judicieux auteur de cet écrit, est la plus tardive. Le génie est un don de la Nature, & par tout où elle en jette la semence, ce germe ne tarde pas à paroître. Celui du goût ne peut s'accroître & se développer qu'avec le secours du temps & de l'expérience, secours qui manquoit au Dante, puisqu'il entroit le premier dans la carrière. Le Dante abuse quelquefois d'une pensée vraie; il la rend fautive en y ajoutant. La vérité, en matière de goût, n'est qu'une ligne, un point; le mérite n'est pas d'aller au-delà de ce but, mais de l'atteindre & d'y rester.

M. de C. cite quelques endroits où le Dante n'a point apperçu le point juste où il devoit s'arrêter. Il nous fait aussi connoître plusieurs fautes dans lesquelles le Dante est tombé; car l'écrit qu'il nous donne sur ce poëte est

une notice & non pas un éloge. Mais si le Dante a les vices du mauvais goût, il est en récompense doué de toutes les qualités du génie; il est original, vrai, sublime & pathétique.

Le Dante, dont le premier projet étoit d'écrire son poëme en latin, l'avoit commencé à la manière des Anciens, par une exposition claire & succincte; mais lorsque, pour se procurer plus de lecteurs, il résolut de le composer en langue vulgaire, & dans un style *humble*, suivant l'expression de Bocace, il changea de méthode, comme si l'idiôme eût réglé le plan qu'il devoit suivre. Ce poëte feint qu'il voyage & se perd dans une forêt. Il arrive au pied d'une montagne dont le soleil éclaircit la cime; il veut gravir sur la montagne; un léopard s'oppose à son passage: l'animal furieux étoit pressé par la faim; son aspect inspiroit l'effroi, l'air même en paroïssoit épouvanté.

SI CHE FAREA CHE L'AER NE TEMESSE.

pensée fautive, comme l'observe ici M. de Ch. Virgile a dit dans une circonstance semblable:

REPLOITQUE EXTERREIUS AMNIA

Et Racine,



LA TERRE S'EN S'ÉMEUT, L'AIR EN EST INPECTÉ,  
LE FLOI QUI L'APPORTA RECULE ÉPOUVANTÉ.

L'un & l'autre est vrai, parce que le rebroussement du fleuve peut justifier le sentiment qu'on lui prête; mais la présence d'un monstre ne produit dans l'air aucun effet sensible auquel on puisse attacher le sentiment de la crainte.

Le monstre avançant toujours sur le Dante, le force à descendre jusques dans les profondeurs d'une vallée obscure. Au milieu d'un vaste désert le poëte aperçoit une ombre; il lui crie d'avoir pitié de son sort. A ses cris l'ombre accourt. Cette ombre est Virgile sous les auspices duquel il pénètre dans l'enfer. « La description qu'il en fait, dit M. de Ch., ne ressemble point à celle qu'on lit dans l'Enéide. En lisant l'Enfer du Dante, on ne peut s'empêcher de regretter les nobles fictions de la mythologie ancienne, aussi conformes au génie des beaux-arts que celles du Dante y sont contraires. Dans l'ouvrage de ce dernier, l'enfer est un abyme profond, qui, depuis son ouverture jusqu'à sa dernière profondeur, conserve une forme ronde & régulière. C'est, à propre-

Dij

ment parler, un puits immense dont  
 les différens cercles forment autant de  
 régions. Au reste, le commencement  
 de cette description, il le faut avouer,  
 a quelque chose d'imposant. Le pre-  
 mier objet que le poëte appetçoit est  
 une porte d'airain, au-dessus de laquelle  
 sont écrits ces vers :

Per me si vâ nella citra dolente,  
 Per me si vâ nel eterno dolore,  
 Per me si vâ trà la perdura gente.  
 Giustizia molle'l mio altro fattore;  
 Fece mi la divina potestade  
 La somma sapienza, e'l primo amore:  
 Dinanzi à me non fur cose create  
 Se non eterne, & io eterno duro.  
 Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.  
 Queste parole di colore oscuro  
 Vid'eo scritte al sommo d'una porta.

C'est ici de l'Enfer le passage effroyable,  
 C'est ici le chemin vers la race coupable,  
 C'est ici le séjour du crime & des tourmens,  
 L'Éternel en jeta les sacrés fondemens.  
 La sagesse & l'amour gouvernent sa puissance;  
 Sa justice m'a fait pour servir sa vengeance.  
 Je fus fait avant tout, & n'aurai point de fin.  
 Vous, qu'amènent ici les ordres du destin,

Sur le seuil en entrant déposez l'espérance.  
Ces mots étoient tracés sur des portes d'airain.

« Ce passage , continue M. de Ch. , a  
« quelque chose de plus imposant & de  
« plus sombre , de plus terrible que tout  
« ce qu'on lit dans le sixième livre de  
« Virgile. Ce vers entre autres :

Lafate ogni speranza voi ch'entrafte.

Sur le seuil en entrant déposez l'espérance,

« porte un caractère de sévérité qui ins-  
« pire le respect & la crainte. Quoique  
« cette porte & cette inscription ne soient  
« que des fictions du poëte , elles sem-  
« blent appartenir de plus près à la vé-  
« rité que les fictions dont Virgile em-  
« bellit sa description de l'enfer. D'ail-  
« leurs une observation que je crois vraie,  
« c'est qu'un style aussi élégant , aussi har-  
« monieux que celui de Virgile , diminue  
« l'horreur des objets les plus effrayans ,  
« & mêle je ne sais quoi de doux aux im-  
« pressions les plus terribles. C'est ce que  
« Boileau sans doute indiquoit par ces  
« vers :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux  
Qui , par l'art imité , ne puisse plaire aux yeux.

D iij

D'un pinceau délicat l'artifice agréable.

Du plus affreux objet fait un objet aimable.

» Il résulte delà que les ouvrages où l'art  
 » a mis la dernière perfection , sont d'un  
 » effet plus égal , plus continu & plus  
 » doux : mais dans certains ouvrages  
 » moins parfaits , le goût se montre par  
 » intervalles sous un appareil terrible. Ses  
 » accès ont une énergie brute & sauva-  
 » ge , dont l'ame s'étonne & dont elle  
 » frémit intérieurement. » Cette obser-  
 vation peut s'étendre à tous les arts d'imi-  
 tation , & qui ont pour objet de faire nais-  
 tre en nous des sensations , comme la  
 peinture , la musique , &c. L'artiste ne  
 sauroit gagner d'un côté sans perdre de  
 l'autre. Un musicien , par exemple , qui  
 puiseroit sa mélodie dans la nature des  
 passions , & ne consulteroit que la succes-  
 sion des tons qui expriment les affections  
 de l'ame , feroit sans doute une musique  
 plus vraie , plus pathétique , plus propre  
 aux grands effets , que celui qui auroit  
 principalement égard à la nature des sons,  
 à leurs combinaisons & à leurs rapports  
 entre eux. Mais si cette dernière espèce  
 de mélodie fait moins d'impression sur le  
 cœur , elle flatte davantage une oreille

exercée & délicate. Il y a lieu de présumer que cette distinction est celle qui pouvoit se trouver entre la musique des Anciens, dont on rapporte des effets étonnans, & la musique moderne qui se borne pour l'ordinaire à produire des sensations agréables. Nous avons pu faire plus de progrès que les Grecs dans la connoissance des accords qui flattent l'oreille ; mais notre musique factice est sans force, sans génie, sans effet ; ou du moins les effets qu'elle produit ne servent qu'à nous faire paroître peu vraisemblables ceux qui, dans des traités philosophiques, ont été attribués à la musique des Anciens.

Les remarques que M. de Ch. continue de faire sur le génie du Dante & sur les endroits les plus frappans de son poëme, n'ont pu avoir été dictées que par un homme du goût, un littérateur éclairé & un critique judicieux qui sait distinguer les traits qui caractérisent le génie, de ceux qui naissent de l'étude & de la réflexion. Ces remarques ne seront pas moins utiles à ceux qui voudront étudier les poësies du Dante, qu'intéressantes pour les lecteurs curieux de comparer ce poëte à sa réputation, & juger s'il mérite les honneurs dont il jouit. Le *Purgatoire* & le *Paradis* que l'on peut regarder comme le second